

UN (NON-)LIEU DE MÉMOIRE ENTRE TERRORISME ET
TYRANNICIDE : FICTIONS, SÉMANTIQUE HISTORIQUE
ET RE-SIGNIFICATIONS DE L'ATTENTAT CONTRE
CARRERO BLANCO

Patrick Eser
Université de Kassel, Allemagne

I. LES FLUCTUATIONS DU « TERRORISME » DANS LES REPRÉ-
SENTATIONS ET IMAGES HISTORIQUES

L'extension sémantique du concept « terrorisme » est autant controversée que le concept lui-même. C'est évident si l'on analyse l'emploi du terme « terrorisme » dans des contextes précis en évaluant les discours sur des actes concrets de violence politique. Nous commencerons cet article sur l'attentat contre Carrero Blanco, chef de gouvernement sous la dictature franquiste et bras droit de Francisco Franco, commis par l'*ETA* le 20 décembre de 1973, par quelques réflexions sur l'évaluation des événements historiques et les termes que l'on emploie pour les étiqueter ou les évoquer dans des discours fictionnels ou historiographiques.

Aucune personne raisonnable ne considérerait de nos jours l'attentat contre Adolf Hitler le 20 juin 1944 comme un acte de terrorisme. Or, les membres du complot qui conduisit à l'attentat finalement manqué contre Hitler ont été considérés comme des « traîtres à la nation » dans l'Allemagne post-nazie des années 50 – une perception qui ne changea pas avant les années 1960 avant de se transformer totalement dans l'Allemagne réunifiée¹. C'est à partir des années 1990 que l'officier de la Wehrmacht Claus von Stauffenberg, un des conspirateurs, fut considéré comme un héros et une icône de la « résistance allemande contre le nazisme ». Cette anecdote montre la variabilité de la représentation

1. Frei, 133 ; Eser, « Asesinato... ».

et de l'évaluation des événements et des figures historiques : dans le cas de Stauffenberg, on passe d'une image hégémonique de traître à celle de héros de la nation. Que le même Stauffenberg ait salué de manière euphorique la révolution nationale proclamée par Hitler et qu'il fût pendant des années un acteur actif du régime nazi ne trouble pas son image héroïque et positive, qui est aujourd'hui un point fixe dans la mémoire collective de l'Allemagne. Cette image a été confirmée, reproduite et popularisée dans des films comme *Die Stunde der Offiziere* (*L'heure des officiers*, 2003), *Stauffenberg* (2004), mais aussi dans la production de Hollywood *Valkyrie* (2008), avec Tom Cruise interprétant Stauffenberg. Un même événement historique fait l'objet de différentes représentations et évaluations avec le temps : dans un certain contexte, on évoquera ainsi un « terroriste », et dans un autre un « héros » ou un « guerrier de la libération ».

L'évolution de la représentation et de l'évaluation de l'attentat ainsi que de ses auteurs correspond à la transformation des jugements historiographiques, des concepts historiques et de leurs usages. Les mots utilisés pour décrire et juger des événements historiques ne sont pas non plus exempts de transformations, comme on peut le constater dans le cas du concept du « terrorisme », dont le signifié et l'emploi ont changé au cours des dernières années et dans le contexte du défi du « terrorisme islamiste ». L'histoire contradictoire du concept et de son emploi dans divers contextes historiques font que définir le terme « terrorisme » et son concept « voisin », « terreur », constitue un réel défi². Les contradictions ou ambivalences sont évidentes, surtout aujourd'hui, où le concept est utilisé pour désigner des phénomènes aussi divers que la lutte séparatiste (*ETA* en Espagne par exemple), la lutte social-révolutionnaire (comme dans le cas des *Brigada Rossa* en Italie), la droite extrémiste et le terrorisme des groupes religieux et fondamentalistes³. Ces exemples illustrent bien la problématique de l'emploi d'un terme unique pour des phénomènes très différents. À ces problèmes épistémologiques et définitoires s'ajoute son emploi politique dans les différentes campagnes « anti-terroristes » et sa valeur polémique, puisque le terme est fréquemment utilisé comme concept d'ennemi. Ces deux derniers emplois en brouillent encore davantage

2. Voir l'histoire du concept « terreur/terrorisme » [« *Terror/Terrorismus* »] dans l'oeuvre encyclopédique de l'histoire conceptuelle *Geschichtliche Grundbegriffe* [« Concepts historiques fondamentaux »] ; Walther, 323 et suivantes.

3. Pfahl-Traugher, 11-12.

le sens. Le champ sémantique du terme « terreur » – et aussi des concepts dérivés « terrorisme » et « terroriste » – est aujourd'hui plus que jamais associé à un jugement et à une évaluation. Si le signifiant était avant séparé de sa valeur normative, aujourd'hui il est coextensif avec son évaluation négative⁴.

Étant donné cette confusion conceptuelle, une définition claire qui comprend les caractéristiques typiques, distingue les moyens, les méthodes et les formes et problématise l'emploi de la violence légitime et illégitime semble souhaitable⁵. Au-delà d'un tel travail nécessaire, nous nous limiterons dans cet article à l'analyse du fonctionnement du concept de « terrorisme » par rapport à un évènement historique spécifique : l'attentat contre Carrero Blanco. Cet acte de violence politique eut lieu au centre de Madrid et fut spectaculaire : l'explosion à la dynamite fut si forte que la voiture de fonction de Carrero Blanco fut catapultée jusqu'à 30 mètres dans les airs. La voiture retomba finalement dans l'arrière-cour du couvent où Carrero Blanco allait à la messe ce matin-là. L'attentat ne fut pas seulement un des plus spectaculaires dans l'histoire de l'Europe, mais aussi d'une importance exceptionnelle dans l'histoire espagnole : elle mit fin à la vie de l'homme politique qui devait garantir la continuité du régime franquiste après la mort du dictateur Franco. L'assassinat de Carrero Blanco nuisit gravement à ce projet de continuité et marqua un « avant » et un « après » dans l'histoire de l'Espagne.

L'objectif de cet article est d'analyser les conceptualisations et descriptions de cet évènement dans les représentations historiques. Nous reconstruirons les différentes modélisations de cet acte de violence politique – dans les pratiques culturelles, textes historiographiques ou dans les représentations artistiques : musique, littérature, cinéma – en nous focalisant sur la terminologie et les modes de représentation utilisés entre les schémas d'interprétation opposés de « terrorisme » et de « tyrannicide ». Les deux concepts, fréquemment utilisés pour évoquer l'attentat, constituent les modèles extrêmes et les contre-concepts quand il y est fait référence. Nous allons étudier l'hypothèse d'un changement dans les modes de représentation en partant de la perspective de la « sémantique historique » de Reinhart Koselleck, qui s'est consacré à dégager la sémantique des concepts

4. « La qualification de terroriste véhicule déjà l'évaluation et avec l'évaluation l'affaiblissement de la position de ce qui est désigné » ; Scheerer, 260.

5. Pfahl-Traughber.

politiques dans une perspective historique. Le langage et les concepts politiques sont dans cette perspective tant les « indicateurs » d'une réalité donnée que les « facteurs » qui permettent de connaître cette réalité. Cette perspective analyse la condensation des expériences et faits historiques dans des concepts et se demande aussi comment il est possible de conceptualiser ces expériences et faits⁶. Que peut-on apprendre sur la logique du concept de « terrorisme » en étudiant les transformations au niveau de la sémantique historique et de la représentation culturelle d'un événement historique spécifique ?

2. LA SÉMIOTISATION IMMÉDIATE DE L'ÉVÈNEMENT ET LA NAISSANCE DU DISCOURS TYRANNICIDE

Les réactions immédiates de la société espagnole face à l'attentat contre un des représentants des plus importants de la dictature furent caractérisées par de la confusion, un état de choc, mais aussi par une joie secrète. Les réactions des acteurs politiques furent également contradictoires et ambivalentes face à cet événement imprévu, dont les conséquences étaient encore plus imprévisibles.

La réaction la plus intéressante dans ce contexte est l'expression d'une joie méchante face à l'assassinat, tant dans la production culturelle que dans la vie quotidienne de l'époque. Un aspect central est la production de chansons qui célébraient l'attentat comme un acte de libération réalisé par des sauveurs héroïques contre une force diabolique. Le scénario évoqué par ces chansons⁷ est un spectacle burlesque, dans lequel on célèbre l'attentat, ses auteurs et la justice rétablie par l'attentat. Ces chansons devinrent de véritables hits, entonnés fréquemment dans les fêtes populaires au Pays Basque à partir de l'été 1974. Elles s'étendirent aussi aux autres territoires de l'État espagnol. Quand ils entonnaient les chansons, les participants lançaient en l'air des vêtements pendant les refrains, imitant le vol de Carrero Blanco après l'explosion. Les refrains évoquaient aussi par référence explicite ou par l'onomatopée l'explosion et le vol⁸. Cette

6. Koselleck, Stichwort, 99 et suivantes.

7. Il s'agit de la chanson basque *Karrerorena*, composée par les chansonniers franco-basque Eñaut Etxamendi et Eñaut Larralde directement après l'attentat, et la version popularisée en espagnol *Voló, voló, Carrero voló*; de Pablo/Barrenetxea, 208.

8. Le motif du vol est central dans les deux chansons, dans le cas de *Karrerorena* à travers la formule onomatopéique « Yup la la », ou le refrain « *Voló, voló, Carrero*

imitation se combinait avec l'expression d'une euphorie et d'une joie méchante. Cette combinaison entre chanson, danse et joie se transforma finalement en un rite de protestation du vaste mouvement antifranquiste à l'époque *tardofranquiste* et de la transition : entonner ces chansons constituait une véritable contre-culture oppositionnelle qui célébrait de manière carnavalesque la « fête de l'ogre »⁹.

Ce type de pratiques subculturelles d'opposition correspondait à l'euphorie et au ton triomphant des images et messages qu'*ETA* elle-même produisit et diffusa dans ses publications. Le numéro 64 de son bulletin *Zutik* (mai 1974) comprend divers commentaires et la une montre une image de l'attentat évoquant l'explosion, son auteur (en reproduisant le logo d'*ETA*) et son objectif (une image de Carrero Blanco avec son couvre-chef d'amiral).



voló » dans la deuxième chanson.

9. « *una fiesta del Ogro* » ; Eser, « Fiesta », 123 et suivantes.

À ce numéro, on peut ajouter le livre d'« auto-incrimination » *Operación Ogro. Cómo y por qué ejecutamos a Carrero Blanco* (1974), publié dans la maison d'édition de l'opposition espagnole exilée en France, *Ruedo Ibérico*. Le livre consiste en une interview, réalisée par un journaliste au pseudonyme de Julen Agirre (en réalité l'activiste espagnole Eva Forest) avec les membres d'ETA responsables de l'attentat. Dans l'interview, les *etarras* expliquent en détail leurs motivations, la préparation et réalisation de l'attentat, en adoptant systématiquement un ton péremptoire et triomphant. L'iconographie créée dans les publications d'ETA confirma et consolida les représentations culturelles apparues après l'attentat, qui présentait celui-ci comme un tyrannicide. Cette représentation historique, qui démontre l'existence et la possibilité de la résistance contre la dictature, eut beaucoup de succès, surtout dans le milieu antifranquiste, qui percevait que l'attentat avait été un événement historique très important. Les scènes carnavalesques dans les fêtes populaires reproduisirent cette perception et valorisation. C'est dans ce contexte qu'apparurent également des blagues et des proverbes qui exprimaient, tout comme les chansons, la joie, et devinrent plus tard très populaires : « *Arriba España, arriba Franco, tan alto como Carrero Blanco* ». Cet ensemble de pratiques culturelles confirmait l'hypothèse de l'existence d'une « résistance populaire » et servait d'affirmation symbolique et identitaire au milieu d'opposition antifranquiste¹⁰.

La création de ces représentations culturelles et leurs circulations grâce à leur multiple reproduction par les divers milieux d'opposition influèrent sur l'histoire ultérieure de la représentation de l'attentat. L'image montrée par la une de *Zutik* est le début d'une large histoire de la visualisation de l'événement. Les chansons n'étaient pas seulement chantées dans les milieux du nationalisme radical basque, qui était à cette époque *tardofranquiste* en train de se transformer en un acteur politique important. Elles l'ont été aussi dans les milieux de la gauche espagnole comme dans les milieux politiques modérés dans le Pays basque : « *Voló, voló, Carrero voló* » a été chantée pendant le premier congrès du PC après sa légalisation en 1977¹¹ ainsi que pendant l'acte de célébration du nouveau Statut d'Autonomie pour le Pays Basque en 1980¹².

10. *Ibid.*

11. « La bomba que socavó el franquismo », en : *El Correo*, 28/03/2013.

12. Maestu ; Montono ; Carrasco, 247.

Le motif du tyrannicide, qui a une longue histoire dans la pensée politique « occidentale »¹³, est central pour cet ensemble de représentations culturelles. Il implique la justification des actes concrets de violence politique dirigés contre des représentants des régimes politiques considérés comme des dictatures ou des régimes d'oppression. En se fondant sur cette logique, l'attentat est célébré dans le discours tyrannicide comme un acte d'opposition libérateur qui, en tuant un des représentants les plus importants de la dictature, attaquait le régime en son cœur. Carrero Blanco fait figure dans ces récits de victime nécessaire et les auteurs de l'attentat de partisans qui symbolisent la résistance contre le système dictatorial. La célébration récurrente de l'attentat et du sacrifice du « bouc émissaire »¹⁴ fortifie la cohésion du milieu de la résistance antifranquiste.

3. LA CONTINUITÉ DU DISCOURS TYRANNICIDE DANS LES REPRÉSENTATIONS CULTURELLES ET HISTORIOGRAPHIQUES

Le motif du tyrannicide fut repris de manière récurrente pendant ce qu'on appelle la transition, surtout pendant sa phase précoce. Le film *Operación Ogro*, réalisé par le metteur en scène italien Gillo Pontecorvo, joue un rôle important dans ce processus. Comme le titre le suggère, le film peut être interprété comme l'adaptation cinématographique de l'« histoire » racontée dans le livre *Operación Ogro. Cómo y por qué ejecutamos a Carrero Blanco*¹⁵ – récit « documentaire » de la réalisation de l'attentat par ses propres protagonistes. Partant du scénario rétrospectif de ce livre, le film met en image l'attentat d'une manière « réaliste » et précise – surtout par la mise en scène détaillée du vol de la voiture et par des images au ralenti.

Le film, dont quelques plans devinrent plus tard des images iconiques de l'attentat¹⁶, se focalise sur la perspective des protagonistes.

13. Turchetti.

14. Nous avons approfondi cette interprétation en partant de la théorie de la « mimésis de la violence » et de la logique du sacrifice conceptualisée par René Girard dans : Eser, Fiesta, 132-133.

15. « Operación ogro » était le nom « officiel » de l'opération.

16. Les images du film *Operación Ogro* furent utilisées plus tard comme des « représentations authentiques » de l'attentat. La série documentaire *La Transición* de Victoria Prego et Elías Andrés utilisa même, comme aussi d'autres documentaires, ces images cinématographiques et les cita comme représentation authentique de

La diégèse cinématographique montre la perspective des *etarras*, leurs intentions et la préparation de l'attentat. La mise en scène de ce processus collectif va dans le sens de la présentation héroïsante de ses auteurs : la préparation et la réalisation de l'attentat sont sonorisées par la mélodie de la chanson nationaliste *Eusko Gudariak*, hymne et symbole de la gauche *abertzale*, ce qui favorise l'identification. Cette mise en scène sonore – la bande originale du film a été réalisée par Ennio Morricone¹⁷ – mythifie les actions réalisées par les *etarras* et soutient la lecture tyrannicide de l'attentat. L'attentat est représenté comme un acte de violence nécessaire, réalisé par des militants montrés dans leur condition d'activistes idéalistes et héroïques. Le film est ainsi une expression cinématographique qui correspond aux sensibilités du mouvement antifranquiste, qui adhérerait en ce temps-là à l'hypothèse tyrannicide. Mais le film contient aussi une deuxième ligne narrative, située durant l'année 1979 où se produit une scission entre les militants et les auteurs de l'attentat : certains plaident pour la continuité de la campagne de violence pendant que d'autres critiquent l'emploi de la violence dans le nouveau contexte politique de la jeune démocratie espagnole. Le film opte clairement pour l'arrêt de la violence, c'est pourquoi il traite la violence de l'attentat et la poursuite de la campagne d'*ETA* de manière différenciée.

Le discours tyrannicide se retrouve aussi dans les textes historiographiques qui commentent l'époque de la transition. Dans un article sur les concepts de (anti-)terrorisme et les pratiques (anti-)terroristes dans le cas espagnol, le politologue irlandais Paddy Woodworth explique que les résistants politiques contre la dictature de Franco devaient opérer dans un contexte où toutes les voies démocratiques pour atteindre leurs objectifs politiques étaient bloquées. Dans ce contexte, Carrero Blanco n'était pas, selon Woodworth, une personne innocente, mais un représentant central du régime anti-démocratique. Pour cette raison, la violence contre Carrero Blanco « ne peut pas plus être qualifiée de façon pertinente de terrorisme que la violence employée par la Résistance française contre les Nazis »¹⁸. La comparaison avec les actions de la *Résistance* française est frappante

l'attentat, ce qui révèle une confusion de la frontière entre fiction et documentaire. De Pablo ; Barrenetxea, 208.

17. *Ibid.*, 205.

18. Woodworth, 62.

étant donné que celles-ci jouissent d'une grande reconnaissance morale au niveau international.

À l'opinion de Woodworth viennent s'ajouter d'autres voix de l'étranger qui reconnaissent les effets positifs de l'attentat. Dans un article de 1977 rédigé dans le contexte de la campagne de violence politique du groupe armé allemand *RAF*¹⁹ et qui porte le titre significatif « L'assassinat ne doit pas être une arme politique » (« *Mord darf keine Waffe der Politik sein* »), Herbert Marcuse se demande si les actions terroristes peuvent contribuer à l'affaiblissement du système capitaliste et si les actions sont justifiées selon la morale révolutionnaire. Marcuse nie autant la légitimité que l'utilité des campagnes de violence et conclut que la liquidation des individus ne peut pas nuire au fonctionnement normal du système politique. À cette règle, Marcuse apporte cependant quelques exceptions :

Il peut y avoir des situations où supprimer les protagonistes de la répression transforme réellement le système – tout au moins dans ses manifestations politiques – et libéralise le système d'oppression (par exemple l'attentat réussi contre Carrero Blanco en Espagne ; peut-être aussi l'assassinat d'Hitler)²⁰.

Ces deux exemples sont des cas exceptionnels qui diffèrent fondamentalement de la situation en Allemagne face à la campagne terroriste de la *RAF*. Tandis que cette dernière est considérée comme n'étant ni légitime ni utile, Marcuse constate que l'attentat contre Carrero Blanco a tout à fait pu changer le système politique et marquer le début d'une certaine démocratisation. Un autre exemple d'un point de vue positif sur l'attentat à l'étranger est celle de l'écrivain britannique Martin Amis, qui suggéra lors du festival de littérature *Festival Alhambra* à Grenade en 2009 que le régime constitutionnel actuel d'Espagne devrait remercier *ETA* d'avoir tué « la personne qui devait remplacer Franco »²¹.

19. Marcuse Herbert, « Mord darf keine Waffe der Politik sein », *Die Zeit*, 39, 23/09/1977, 41.

20. *Ibid.*, 41.

21. Amis cité par Mendoz Ana, « Martin Amis: "Habría que agradecer a ETA que atentara contra Carrero Blanco" », *El Mundo*, 10/05/2009, <<http://www.elmundo.es/elmundo/2009/05/10/andalucia/1241970116.html>>. (zuletzt aufgerufen am 07/02/2017).

Nous trouvons aussi en Espagne des variations du discours tyrannicide. Même si au fil du temps, l'euphorie et l'expression d'une joie perfide diminuèrent considérablement, quelques voix continuèrent à souligner les conséquences positives de l'attentat, y compris en matière de démocratisation. Juan Luis Cebrián est une des voix médiatiques très reconnues – il fut longtemps le directeur du quotidien *El País* – qui dans différents contextes commenta autant dans ses textes de fiction que dans ses essais l'importance qu'eut l'attentat sur le processus de la démocratisation de l'Espagne. Selon Cebrián, Carrero Blanco « était l'ennemi principal de toute possible réforme en vue d'une démocratisation et la garantie la plus importante d'un franquisme après Franco »²². Comme l'attentat était une façon de s'opposer à la survie du franquisme après la mort de Franco, la violence utilisée semble justifiée. Ce fait était reconnu aussi par la majorité des contemporains et des démocrates, comme Cebrián le souligne quand il écrit :

De nombreux démocrates ennemis de la violence et du terrorisme *etarra* devaient reconnaître [...] que, tout compte fait, les magnicides s'étaient acquittés d'une destinée historique et que leur acte avait annihilé toute possible continuité franquiste²³.

Dans ses textes fictionnels également – c'est à dire les romans *La agonía del dragón* (2000) et *Francomoribundia* (2003), qui devaient constituer une trilogie de la transition, mais dont la troisième partie n'est pas parue jusqu'à aujourd'hui, Cebrián traite le sujet de l'attentat contre Carrero Blanco. Le narrateur dresse dans ces romans un panorama de la société de la fin des années 1970 de façon polyphonique. À travers la conscience des figures du roman, Cebrián évoque les différentes perceptions sociales de cette époque. Il reproduit l'image de Carrero Blanco comme un obstacle fondamental à toute démocratisation et montre les premières évaluations positives de l'attentat. Dans *Francomoribundia*, les réactions sont décrites comme un mélange particulier de joie et de peur²⁴. L'attentat y est représenté comme une « rupture », qui marqua un avant et un après dans la récente histoire espagnole.

22. Cebrián, *agonía*, 15.

23. *Ibid.*, 15

24. Cebrián, *Dragón*, 403.

L'assassinat de Carrero ouvrit un nouveau chapitre de notre histoire personnelle et collective, il permit de nous révéler le pouvoir créateur des ténèbres, évaporées à l'aube naissante après l'immense agonie du dictateur²⁵.

La représentation de l'attentat souligne les effets historiques positifs et nie une évaluation négative de cet acte de violence politique. Les romans et l'essai de Cebrián confirment l'hypothèse de base du discours tyrannicide, même si l'euphorie suivant l'attentat est évitée, ce qui est manifeste dans le roman *Francomoribundia*. Le narrateur introduit une réflexion éthique sur la joie vécue et exprimée alors par la majorité de la population. Dans une discussion entre deux personnages, la narration devient le lieu d'une réflexion critique sur l'attentat. Autant Marta que Jaime sont troublés par la nouvelle, ils ne peuvent pas rationaliser ce qui s'est passé et surtout pas la joie qu'ils ressentent. L'extrait suivant illustre ce va-et-vient émotionnel et les réflexions morales déclenchées :

Comment pouvait-il ne pas se réjouir de pareil événement ? Ils avaient visé le cœur du régime. Jaime montra au début des scrupules de conscience, peut-on fêter la mort d'un être humain, un chrétien peut-il applaudir à un assassinat²⁶?

4. LE CONTRE-FEU DU DISCOURS ANTITERRORISTE : L'ATTENTAT COMME UN ACTE TERRORISTE

Durant les quatre dernières décennies, de nombreuses contre-réactions se sont opposées aux manifestations euphoriques du discours tyrannicide. Ces « autres versions » de l'attentat soulignent la critique nécessaire de la violence politique, rejettent toute association positive et surtout la représentation de l'attentat comme tyrannicide. La thèse que partagent toutes les voix et acteurs de cet ensemble discursif très hétérogène et plurimédial (textes de fiction, films²⁷, textes

25. Cebrián, *Francomoribundia*, 242.

26. Cebrián, *Dragón*, 402.

27. Le film *Comando Txikia* fut conçu comme une contre-intervention audiovisuelle contre le film *Operación Ogro* du réalisateur « gauchiste » Pontecorvo. Anticipant ce film, l'entreprise de production de Madrid Servifilms confia la réalisation à l'espagnol José Luis Madrid avec l'objectif de condamner le « terrorisme » et de rendre hommage au président assassiné, qui « con su muerte cumplió el último servicio a su patria » (cité par de Pablo ; Barrenetxea, 203).

autobiographiques) est que l'attentat contre Carrero Blanco était un acte terroriste. Nous nous limiterons ici à quelques exemples.

La critique de l'intellectuel basque-espagnol Jon Juaristi vise la joie du milieu antifranquiste face à l'attentat. Juaristi inscrit ses thèses dans une critique générale de la violence « révolutionnaire » et du mythe antifranquiste de l'« *ETA buena* » auquel ce milieu crut pendant de nombreuses années²⁸. Juaristi, historien et philologue qui lui-même fit parti d'*ETA* et se transforma à partir des années 1980 en un des plus lucides et féroces critiques du nationalisme basque²⁹, illustre sa critique en commentant le film *Operación Ogro*. Selon Juaristi, autant le réalisateur Pontecorvo que la gauche antifranquiste se sont trompés sur les intentions d'*ETA*. *ETA* n'avait pas pour but d'écourter la dictature ou d'accélérer le chemin vers la démocratie ; elle voulait plutôt provoquer des répressions brutales du régime contre la population basque et ainsi intensifier la haine contre l'Espagne. Or, le film de Pontecorvo présentait partiellement l'*ETA* comme un groupe de partisans qui luttaient pour ouvrir la voie vers la démocratie. Pontecorvo s'est trompé, comme le mouvement antifranquiste, sur le vrai caractère d'*ETA* en croyant au mythe de l'*ETA* progressiste et antifranquiste. Cette légende a eu des conséquences fatales :

Tout assentiment – tacite ou formel – à l'assassinat de l'amiral renforça considérablement l'image de justicière que les secteurs les plus stupides de l'antifranquisme avaient de l'*ETA*³⁰.

L'intervention de Juaristi s'oppose autant à l'image bienveillante de l'attentat dans certains discours historiographiques qu'au mythe de la « *Resistencia vasca* » qui aurait représenté la seule opposition contre le franquisme. Juaristi contextualise le soutien de l'*ETA* par les milieux antifranquistes dans une époque historique qui était de façon générale caractérisée par une grande affinité de la gauche avec l'emploi de la violence comme moyen politique. C'est surtout dans le contexte post-68, alors que les idéaux révolutionnaires s'étaient avérés être des illusions, que la gauche développa une proximité avec la violence et les méthodes « terroristes ». Le changement culturel qu'impliquait l'échec de mai 68 conduisit à une nouvelle évaluation

28. Eser, *Asesinato*, 146 et suivantes.

29. Eser, Juaristi.

30. *Ibid.*, 147.

de la violence politique³¹, la lutte armée et la politique révolutionnaire convergèrent. Selon Juaristi, la gauche est responsable de la transformation de la violence en une « force magique » : « Toute violence, toute lutte armée, était perçue comme révolutionnaire, favorisant la rupture et libératrice.³² » On put voir les conséquences de cette affinité pour la violence autant dans l'euphorie que déclina l'attentat contre Carrero Blanco que dans les représentations héroïsantes de cet « acte terroriste ». La critique de Juaristi vise en même temps la gauche et le nationalisme basque radical : les deux se sont trompés sur le caractère de l'attentat. L'analyse rigoureuse de Juaristi implique un rejet clair de l'emploi de la violence, et ne distingue pas les différents contextes politiques de celui-ci, c'est à dire les conditions de la dictature et celles de la jeune démocratie espagnole.

Intégrer l'attentat contre Carrero Blanco dans une longue histoire indifférenciée des attentats terroristes d'*ETA* est aussi le principe de composition de la liste des victimes du terrorisme de la *Asociación Víctimas del Terrorismo* (AVT)³³. Les critères de cette large liste sont discutables parce qu'elle comprend autant les victimes du terrorisme basque que les victimes (espagnoles) du terrorisme islamiste sur le territoire espagnol et à l'étranger. Carrero Blanco y est inclus comme une des premières victimes du terrorisme basque³⁴.

Un positionnement très particulier, mais sûrement pas minoritaire, dans l'histoire de la sémantisation de l'évènement historique comme acte terroriste apparut dans le contexte de la contre-violence antiterroriste : cinq ans après l'attentat contre Carrero Blanco, un groupe de paramilitaires assassina le membre d'*ETA Argala* qui était l'instructeur du groupe ayant commis l'attentat (contre Carrero Blanco). Cet acte de vengeance, initié par un groupe des *Guardia Civiles*, des forces armées et des groupes terroristes de l'extrême droite, présente d'évidentes similarités avec l'« *Operación Ogro* » dans la forme de l'attentat (explosion de la voiture). La similarité fut encore plus frappante quand en 2003, les responsables de ce contre-attentat

31. Juaristi, Mayo, 71.

32. *Ibid.*, 77.

33. <http://avt.org/victimas-del-terrorismo/>

34. Le fait le plus étonnant dans cette liste n'est pas l'inclusion de Carrero Blanco, mais plutôt le fait, que María Dolores Katarain, assassinée en 1986 par l'*ETA*, n'y figure pas ; probablement parce qu'elle même avait été membre (mais aussi plus tard dissidente) d'*ETA*.

s'adressèrent au public en donnant une interview au quotidien *El mundo* où ils expliquèrent les motifs et la préparation de l'attentat sur un ton triomphant. L'imitation de l'auto-incrimination pleine d'orgueil du livre *Operación Ogro* par cette opération de publicité des forces anti-terroristes 25 ans après l'assassinat d'*Argala* est évidente. Les personnes interviewées affirment leur perception de l'attentat contre Carrero Blanco comme une attaque terroriste à laquelle il fallait répondre avec force :

La réalité était que nous nous trouvions en pleine guerre, une guerre sale, une guerre terroriste car lui, Argala, était notre ennemi. De plus, il avait assassiné notre Président et nous avions le devoir légal, moral et naturel de lui rendre la pareille³⁵.

L'intérêt de ces propos réside moins dans la définition de l'ennemi et l'expression de la bonne conscience des auteurs que dans la caractérisation de l'attentat contre Carrero Blanco : il n'est pas seulement qualifié d' « acte terroriste », mais aussi d' « acte de guerre ».

Au-delà de ces définitions très polémiques et discutables, des historiens plaident également pour qualifier l'attentat contre Carrero Blanco d' « acte terroriste ». Les historiens basques de Pablo et Ibarrenetxea sont seulement *un* exemple de cette interprétation. Se référant aux définitions reconnues du discours scientifique, ils justifient cette caractérisation comme suit :

En accord avec la plupart des chercheurs et avec les résolutions des organisations internationales, nous employons le terme « terrorisme » pour définir la violence organisée avec des fins politiques, indépendamment du caractère démocratique ou dictatorial du régime qu'elle tente d'acculer contre les cordes³⁶.

Un dernier exemple de ce type de caractérisation est issu d'un autre genre de texte : les témoignages et les discours autobiographiques. Ces textes précisent l'évolution des jugements éthiques sur l'attentat et de l'évaluation par les protagonistes de leur propre comportement dans le passé. Les autocritiques visent surtout la célébration de l'attentat à travers la participation à des chants et danses dans les fêtes populaires.

35. *El Mundo*, 21/12/2003.

36. De Pablo ; Ibarrenetxea, 203-204.

Nombreux furent ceux qui fêtèrent joyeusement l'assassinat de Carrero et qui furent incapables de voir la barbarie que ce crime supposait, ni l'exercice du terrorisme qu'impliquaient les assassinats de policiers et de gardes civils au cours des premières années de la démocratie³⁷.

Cette attitude a contribué à la genèse d'une subculture de tolérance à l'égard de la violence politique, qui malheureusement a marqué pour longtemps la culture politique du Pays Basque. Ce n'est plus l'attentat même qui est l'objet de controverses, mais ce sont désormais l'attitude et le comportement ultérieur, qui sont confrontés rétrospectivement au soupçon de glorification d'un acte terroriste.

Le roman *Nos queda la ceniza* de Juan Kruz Igerabide (2005/2007) nous offre un point de vue critique rétrospectif en imaginant la perception et l'évaluation immédiates de l'événement. L'instance narratrice Juanito y relate son enfance pendant les années 70. Il s'agit donc d'une narration rétrospective, qui imagine la perception par un enfant d'un contexte où le conflit violent commençait à se développer. On trouve deux passages qui thématisent l'attentat. Dans le premier, Juanito se confronte à la critique d'Adela, sa mère, triste et pensive lors des célébrations de l'attentat dans son quartier³⁸.

Dans certains milieux, les auteurs étaient acclamés comme des héros ; plus tard, au moment des fêtes, une chanson était à la mode qui faisait allusion à la voiture s'envolant dans les airs ; et sur le passage où l'on chantait « !yup, lara! », les gens qui dansaient sur les places, lançaient les pulls en l'air, imitant l'explosion et la trajectoire de la voiture de Carrero Blanco. Adela s'attristait en voyant cela et à une occasion, elle s'exclama :

– C'est une des dépravations du genre humain. Nous sommes la seule espèce qui, après avoir commis un assassinat, nous en vantons notre vie durant. Même les chiens ne le font pas³⁹.

Juanito essaie en vain de convaincre Adela que l'attentat était nécessaire parce que Carrero Blanco était le représentant d'un régime meurtrier. Dans un deuxième passage, Juanito discute avec un ami,

37. Calleja José María, « Carrero, Franco y ETA », *El Correo*, 23/12/2006.

38. Ayerbe; Olaziregi, 223-224.

39. Igerabide, 58.

José Mari, qui avait abandonné *ETA* pour avoir refusé d'assassiner un *guardia civil*. José Mari explique son rejet de la violence et projette rétrospectivement son « nouveau » point de vue sur son propre comportement dans le passé :

[...] même si à l'époque je ne l'ai pas perçu ainsi, avec la perspective actuelle, même l'assassinat de Carrero Blanco fut une brutalité inutile.

– Tu l'as bien fêté pourtant, et avec du champagne.

– Oui, je l'ai fait. Je pense à présent avoir été un irresponsable⁴⁰.

José Mari jette un regard en arrière plein de regret sur l'histoire violente à laquelle il a participé. Ses remords incluent aussi la joie vécue et exprimée en relation avec l'attentat. Le roman communique les perceptions du jeune Juanito et de ses interlocuteurs ; cette reconstruction a posteriori transmet au travers des discussions autant le rejet de l'action violente que la critique des célébrations de l'attentat.

La rétrospective implique la réflexion sur le passé et la confrontation avec son propre comportement. Cette confrontation se réalise dans de nouveaux termes et sous la forme du soupçon d'une apologie du terrorisme. L'hégémonie culturelle de ces idéologèmes peut aussi provoquer le rejet de ces réflexions ou, au moins, le rejet des reproches, comme le montre le commentaire suivant du journaliste Javier Vizcaíno:

[C]eux de ma génération n'auront aucun mal à se rappeler les paroles jusqu'au ¡Eup! final qui donnait lieu au lancé de *txapleas, gerrikos* [...] en nous dénonçant pour exaltation du terrorisme. C'était le cas ? Oh là, il s'agit d'une question qu'il vaut mieux ne pas se poser⁴¹.

5. CONCLUSION : RE-SIGNIFICATIONS ET CONTINUITÉ DU CONFLIT SUR LA REPRÉSENTATION

Comme nous l'avons montré, les représentations culturelles et images historiques de l'attentat contre Carrero Blanco sont clairement contradictoires. Elles se situent dans un champ de positions dont les pôles extrêmes sont les récits tyrannicide et antiterroriste. Des représentations *entre* ces schémas polarisants sont inhabituelles,

40. *Ibid.*, 155.

41. Vizcaíno Javier, « Voló, Carrero voló », *Deia*, 20/12/1973.

ce qui reflète bien le problème du traitement du passé violent en Espagne. Antonio Duplá donne à un essai sur la violence politique au Pays Basque et concrètement sur l'*Operación Ogro* le sous-titre suivant : « *entre tiranicidio y el olvido de las víctimas* » (« entre tyrannicide et oubli des victimes »). Il souligne ainsi la difficulté qu'il y a à trouver des mots et des concepts pour décrire des situations historiques complexes dont il faut analyser et évaluer les implications⁴².

Les deux concepts constitutifs du champ sémantique qui se réfère à l'attentat contre Carrero Blanco sont des concepts polémiques ou ce que Koselleck appelle des « *Kampfbegriffe* » (« concepts faisant l'objet d'une lutte sémantique »)⁴³. Les deux termes, « terroriste » et « tyran », construisent les positions d'un « autre », qui est conceptualisé comme « ennemi » et contre qui il est légitime et nécessaire de lutter. Le nom de l'opération de l'attentat définit son objet comme « ogre ». L'utilisation de cette conceptualisation de l'ennemi implique aussi la logique du tyrannicide. La constellation politique du *tardofranquismo* permettait la construction d'un spectre que l'on pouvait agiter : *ETA* créa le spectre de l'« ogre » qui déshumanisa et transforma Carrero Blanco en objectif de l'attentat. Le qualificatif de tyrannicide suppose la définition de Carrero Blanco comme « tyran » ou, au moins, comme représentant d'un régime politique dictatorial. C'est en raison de cette fonction politique qu'il devint une cible de la « violence révolutionnaire ». Il se transforma en un *homo sacer*, une personne dont la vie est sacrificable. L'interprétation rétrospective des événements historiques ne doit pas nécessairement correspondre à l'expérience immédiate du présent⁴⁴, mais le récit du « tyrannicide » correspond autant à la (partielle) perception sociale immédiate de l'attentat qu'à une partie du discours sur l'histoire.

Opposée à ce récit, la qualification d'« acte terroriste » nie toute légitimité de l'attentat et le classe comme acte criminel. Dans un contexte historique où le terme « terrorisme » devient chaque fois plus polysémique et confus, cette équivalence évoque l'image distordue d'une continuité et homogénéité du phénomène du « terrorisme

42. Duplá, 122.

43. Koselleck, *Feindbegriffe*, 274f.

44. Koselleck décrit cette distinction comme suit : « Qu'importe la manière dont est faite l'expérience des événements et des souffrances réels, qu'importe la manière dont ils sont interprétés par la suite – dans l'accomplissement des événements, l'histoire ne se déroule que de la façon dont elle est perçue et saisie par les acteurs »; *Ibid.*, 280.

basque » (comme suggéré par la liste de la *AVT*). La présupposition d'un tel continuum homogène ne distingue pas entre les stratégies (et les tactiques) et les différents éléments de la triade moyen-objectif-but que propose Herfried Münkler⁴⁵ pour classer les différents types de stratégie de la violence en considérant les difficultés qu'il y a à tracer une limite claire entre criminalité, terrorisme et guérilla et la confusion sémantique dans les signifiants des acteurs (« partisans » vs. « terroristes »).⁴⁶

La prise en considération de l'instrumentalisation politique du langage, tant dans les rhétoriques antiterroristes que dans les stratégies discursives d'héroïsation de la violence politique, confirme les mécanismes que Koselleck conceptualisait avec le terme de *Kampfbegriff* et valide aussi les résultats de notre analyse des deux schémas de la représentation de l'attentat, qui sont en même temps l'objet de conflits sur l'interprétation de l'histoire récente de l'Espagne et aussi sur le caractère de la transition démocratique. C'est dans un contexte où la « culture de la transition » est contestée et où l'identité de la nation espagnole est perturbée par la récente crise économique, politique et nationale que ces questions sur le passé ont repris de l'importance. Cela est aussi confirmé par la question de l'importance et du signifié historique et culturel de l'*Operación Ogro*, quand bien même l'attentat serait plutôt un (*non-*)*lieu de mémoire* qu'un point fixe historique permettant des débats clarificateurs sur l'identité nationale⁴⁷.

Quant à la question centrale de cet essai, la (non-)identification de l'attentat avec les horizons sémantiques du concept « terrorisme », nous concluons en soulignant deux évolutions récentes qui soulignent le caractère polémique de ce sujet.

D'une part, on peut constater une tendance claire à nier le caractère positif ou progressiste de l'attentat. En raison de la poursuite de la campagne de violence dans la démocratie, *ETA* a perdu notamment le soutien de la population autant basque que surtout espagnole. Beaucoup de personnes ayant perçu *ETA* dans la phase terminale

45. Münkler, *Strategie*, 102. Münkler se réfère à Carl Clausewitz et à sa distinction entre *Ziel* et *Zweck* : « *Ziel* signifie ce qui doit être atteint *dans* la campagne de violence : *Zweck*, ce qui doit être atteint *à travers* cette campagne de violence » ; *Ibid.*, 102.

46. Münkler, *Krieg*, 252.

47. Eser ; Peters.

de la dictature comme un important acteur d'opposition qui luttait pour le changement du système politique ont perdu cette croyance étant donné l'escalade de la violence depuis la fin des années 1970. L'expression autobiographique du regret des contemporains d'avoir célébré l'attentat à cette époque est symptomatique de ce changement de mentalité. L'organisation qu'on identifie avec l'attentat a perdu progressivement son image de « guérilla de libération », ce qui a changé fondamentalement l'image historique de l'évènement.

D'autre part, les représentations culturelles de l'attentat restent un sujet polarisant. Les images de cet acte de violence politique ont été depuis le premier instant ainsi que dans l'histoire ultérieure de sa représentation un objet de discussion. Les interventions de l'État espagnol confirment ce caractère polémique. La retransmission du film *Operación Ogro* à la télévision espagnole s'est transformée en un problème politique (en 1989 et en 2009⁴⁸), de même qu'un concert du groupe de musique italien *Banda Basotti* fut annulé en 2008 à cause d'une accusation de l'AVT pour « apologie du terrorisme » – le groupe a dans son répertoire une version actualisée de la chanson *Karrerонера*, qui célèbre l'attentat⁴⁹. Ces dernières années aussi, l'héritage des chansons ainsi que des références graphiques ou verbales à l'iconographie de l'attentat provoquèrent des conflits. En mai 2014, la *Guardia Civil* enquêta dans le cadre d'un raid de la police sur une personne qui avait publié sur internet une photo de Carrero Blanco avec le sous-titre « *Yo quiero volaaaaaar* » (« J'aime voler »)⁵⁰.

Le conflit autour des images relève maintenant définitivement du champ d'une politique antiterroriste et pénale expansive : en janvier de 2017, une jeune étudiante de 21 ans a été condamnée à un an de prison par le tribunal spécial *Audiencia Nacional* parce qu'elle avait publié entre 2013 et 2016 treize tweets qui ironisaient sur l'attentat contre Carrero Blanco⁵¹. Les tweets évoquaient le « voyage spatial » de Carrero Blanco ou commémoraient le jour de l'attentat, le 20 décembre, comme « *Feliz 20 de diciembre* » et montraient des « photos » de l'attentat, ce qui incita le tribunal spécial

48. De Pablo/Barrenetxea, 207-208.

49. Eser, Fiesta, 139.

50. *Ibib.*, 139-140.

51. *El Periódico*, 29/03/2017.

à ouvrir une procédure pour « humiliation des victimes »⁵². Cette nouvelle pratique pénale marque une autre étape dans l'histoire de la représentation de l'attentat, mais elle est en même temps objet de polémique : la petite-fille de Carrero Blanco est intervenue dans la discussion qui a éclaté, critiquant autant le mauvais goût de la jeune twitteuse se moquant d'un assassinat que le tribunal pour ses actes injustifiés, qualifiés d'« imbécillité »⁵³.

Les images et les représentations culturelles de l'attentat restent donc des objets de polémique et de re-significations. Leur analyse montre leur capacité à produire visuellement et linguistiquement le signifié de l'évènement historique. Il est significatif que l'analyse des représentations culturelles inclue, partant d'une définition vaste du terme de représentation, les différents genres de fiction textuelle et (audio-)visuelle pour parvenir à une description dense du phénomène historique et de son interprétation. Le terme de « terrorisme » est un mode de description, de conceptualisation et en même temps de criminalisation. Dans le cas étudié, il est plutôt un terme polémique, étroitement lié au pouvoir politique et symbolique, qu'un concept à la valeur analytique contestable.

BIBLIOGRAPHIE

AYERBE Mikel, OLAZIREGI Mari Jose, « Yup Lala! Carrero Blanco como lugar de memoria en la canción y literatura vascas », in : Eser Patrick, Peters Stefan (dir.), *El atentado contra Carrero Blanco como lugar de (no-)memoria. Narraciones históricas y representaciones culturales*, Francfort/M., Madrid, Vervuert-Iberoamericana, 2016, 215-229.

CEBRIÁN Juan Luis, « La agonía del franquismo », in : Prieto Joaquín, Díaz Santos Juliá, Pradera Javier (dir.), *Memoria de la Transición*, Madrid, Taurus, 1996, 13-24.

———, *La agonía del dragón*, Madrid, Alfaguara, 2000.

———, *Francomoribundia*, Madrid, Alfaguara, 2003.

52. *El País*, 19/02/2017. « La nieta de Carrero Blanco ve ,un disparate' pedir cárcel por unos tuits sobre su abuelo ».

53. Carrero-Blanco Lucía, « Enaltecimiento del mal gusto », *El País*, 18/02/2017.

- de PABLO Santiago, BARRENETXEA Marañón Igor, « Más allá de la imagen. El asesinato de Carrero Blanco en la ficción audiovisual », in : Eser Patrick, Peters Stefan (dir.), *El atentado contra Carrero Blanco como lugar de (no-)memoria. Narraciones históricas y representaciones culturales*, Francfort M., Madrid, Vervuert-Iberoamericana, 2016, 201-214.
- DUPLÁ Antonio, « Violencia política en Euskadi : entre el tiranicidio y el olvido de las víctimas », in: Eser Patrick, Peters Stefan (dir.), *El atentado contra Carrero Blanco como lugar de (no-)memoria. Narraciones históricas y representaciones culturales*, Francfort/M., Madrid, Vervuert-Iberoamericana, 2016, 107-124.
- ESER Patrick, « *Imágenes dialécticas: las imágenes de la Operación Ogro como événement aléatoire* », in: Kunz Marco, Bornet Rachel, Girbés Salvador, Schultheiss Michel (dir.), *Acontecimientos históricos y su productividad cultural en el mundo hispánico*, Wien, LIT, 2016, 293-320.
- , « ¿Asesinato, tiranicidio, voladura? Narraciones y representaciones culturales de la violencia política respecto al lugar de (no-) memoria de la Operación Ogro », in : Eser Patrick Eser, Peters Stefan (dirs.), *El atentado contra Carrero Blanco como lugar de (no-)memoria. Narraciones históricas y representaciones culturales*, Francfort/M., Madrid, Vervuert-Iberoamericana, 2016, 139-161.
- , « *La fiesta del ogro – canciones y lo carnavalesco en la cultura de la transición vasca (y española)* », in : Collado Seidel Carlos (dir.), *Himnos y canciones. Imaginarios colectivos, símbolos e identidades fragmentadas en la España del siglo XX.*, Granada, Comares, 115-134.
- , *Der baskische Nationalismus im Werk von Jon Juaristi. Intellektuelles Engagement zwischen der ETA und dem spanischen Neokonservatismus*, New York/ Francfort/M., Peter Lang, 2011.
- FREI Norbert, *1945 und wir. Das dritte Reich im Bewusstsein der Deutschen*, Munich, Beck, 2005.
- IGERABIDE Juan Kruz, *Nos queda la ceniza*, Irun, Alberdania, 2008.
- JUARISTI JON, *La tribu atribulada. El nacionalismo vasco explicado a mi padre*, Madrid, Espasa 2002.
- JUARISTI JON, « Mayo del 68 : el camino al terrorismo », *Cuadernos de Pensamiento Crítico*, Juillet-Septembre 2008, 71-82.

- KOSELLECK Reinhart, « Stichwort: Begriffsgeschichte », in : *Begriffsgeschichten*, Francfort/M., Suhrkamp, 2006, 99-102.
- , « Feindbegriffe », in : *Begriffsgeschichten*, Francfort/M., Suhrkamp, 2006, 274-284.
- MÜNKLER Herfried, « Die Strategie des Terrorismus und die Abwehrmöglichkeiten des demokratischen Rechtsstaats », *WestEnd*, 2006, 2, 86-96.
- , *Über den Krieg. Stationen der Kriegsgeschichte im Spiegel ihrer theoretischen Reflexion*, Weilerswist, Velbrück 2002.
- PFAHL-TRAUGHBER Armin, « Terrorismus – Merkmale, Formen und Abgrenzungsprobleme », *Aus Politik und Zeitgeschichte*, 24-25, 2016, 10-18.
- SCHAEFER Sebastian, « Terror », in: Bröckling Ulrich, Krasmann Susanne, Lemke Thomas (dir.), *Glossar der Gegenwart*, Francfort/M., Suhrkamp, 2004, 257-262.
- TURCHETTI Mario, *Tyrannie et tyrannicide de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Presse Universitaires de France, 2001.
- WALTHER Rudolf, « Terror, Terrorismus », in : Brunner Otto, Conze Werner, Koselleck Reinhardt (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, tome 6, Stuttgart, Klett Cotta, 1990, 323-444.
- WOODWORTH Paddy, « Using Terror against Terrorists. The Spanish Experience », in : Balfour Sebastian (dir.), *The Politics of Contemporary Spain*, London, Routledge, 2005, 61-80.